

**From space to movement:
the walk as an intellectual dynamic in Diderot's *La Promenade du sceptique***

Juliette Fabre
fabrejuliette@hotmail.fr

Diderot's *Promenade du sceptique* has sometimes been criticised for a somewhat systematic use of allegory, associated with a tripartite division of space summarising and tracing, between the thorns of devotion, the flowers of worldly life, and the chestnut trees of philosophy, the three paths of life available to men. The work's device is nevertheless much more complex and elaborate, and is affected by a diffuse scepticism from within. Open rather than closed, the space and the places of the walk in *La Promenade du sceptique* are misleadingly the support of an analogical understanding of the world. The writing of the walk becomes a metaphor for the intellectual dynamic that doubts and searches. Movement in its temporal dimension, as a concrete experience, challenges the conception of a geometric space, mocks deism as well as idealism, and opens the way to the experimental method and the materialist hypothesis.

Keywords: walking, Diderot, garden, 18th century French literature, philosophical dialogue

De l'espace au mouvement: la promenade comme dynamique intellectuelle dans *La Promenade du sceptique* de Diderot

Juliette Fabre
fabrejuliette@hotmail.fr

Si Lessing dans *Le Laocoon*¹ distinguait les arts de l'espace (peinture, sculpture) et ceux du temps (littérature, musique, qui se développent dans une succession difficilement compatible avec la saisie instantanée du visuel) la promenade comme forme littéraire peut proposer un dispositif original, hybride, capable de réunir ces dimensions en associant à la perception de l'espace l'expérience d'un déroulé temporel². L'arpentage des lieux de promenade et leur réinvention par l'écriture (qui en fait surtout un «espace littéraire»³) peuvent se trouver au croisement des catégories spatiales et temporelles, en faisant du mouvement, celui des corps dans la marche et celui des paroles dans le dialogue, une dynamique de recherche, et en transformant l'espace en une donnée de la conscience complexe, tissée de sensations et d'émotions, de mémoire et de projection imaginaire, de rapport entre le monde objectif et le monde intérieur de celui qui le perçoit.

Si Diderot semble ne s'être pas intéressé à une philosophie de l'espace proprement dite⁴, un texte de jeunesse comme *La Promenade du sceptique* propose une multiplicité d'espaces: le jardin de Cléobule, lieu de l'entretien et support de la réflexion par analogie, puis les trois allées qui représentent allégoriquement le monde des hommes,

¹ G. Lessing, *Laocoon*, Klincksieck, Paris 2011 (1766). Sur les rapports entre temps et espace chez Diderot voir aussi: S. Lojkine, «Dans le moment qui précède l'explosion – Temporalité, représentation et pensée chez Diderot», in Sick, F., Schöch, C., (éd. par), *Zeitlichkeit in Text und Bild*, Universitätsverlag Winter, Heildeberg 2007, pp. 41-57.

² Cfr. C. Fauvergue, *Temporalité et ordre phénoménal*, in S. Lojkine, A. Paschoud (éd.), *Diderot et le temps*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2016, pp. 51-61. Sur la promenade comme forme littéraire, voir J. Fabre, *Marcher, penser, écrire. La Promenade littéraire de La Mothe Le Vayer à Rousseau* (thèse de doctorat Sorbonne-Université), Classiques Garnier, Paris 2022 (à paraître)

³ M. Blanchot, *L'Espace littéraire*, Folio, Paris 1988 (1955).

⁴ Cfr. F. Pépin, L'espace chez Diderot, in T. Paquot (éd.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale. De Platon à Nietzsche*, La Découverte, Paris 2012, pp. 185-202.

avec à l'intérieur différents paysages et un jeu sur la symbolique des lieux et du trajet du voyage⁵. La promenade permet une diversité de traitement de ces lieux, sur le mode analogique, mais aussi plus réaliste et empirique, ou encore en en faisant un espace littéraire, intertextuel et satirique, un jeu de «l'imagination échauffée»⁶. Elle symbolise ainsi une variété, une disponibilité, une curiosité intellectuelle, pour reprendre l'expression de Michel Delon⁷, qui fait de la promenade une dynamique et une métaphore de la recherche intellectuelle et littéraire. Dans *La Promenade du sceptique* l'espace prend de l'importance non seulement comme décor ou comme support des analyses et des expérimentations portant sur la nature, mais il est également mis en mouvement, il forme une suite de paysages, de perspectives diverses qui symbolisent le doute, le relativisme et la contingence, ainsi que la démarche sceptique. L'espace ne peut être géométrique car il est relatif, sujet au changement de point de vue à mesure qu'il est parcouru, il ne peut être vide, il est peuplé d'habitants, ne serait-ce que des êtres de fiction, qui manifestent chacun un point de vue, sans qu'il soit tout à fait possible d'en disqualifier définitivement aucun⁸. C'est le regard de l'homme qui anime l'espace, le rend saisissable, car il n'est sinon qu'une «scène triste et muette», une «vaste solitude»⁹. Pourtant est-il permis de douter de l'espace? Nous envisagerons d'abord l'écueil que représente le doute sceptique absolu, celui qui refuserait toute objectivité à l'espace, avec la pensée égotiste, qui ne sépare pas le sujet et l'objet. Repoussoir pour mieux penser le rapport entre le moi et le monde, l'influence de l'expérience de l'espace sur notre mode de pensée nous amènera à considérer les enjeux

⁵ Cfr. O. Richard-Pauchet, *Diderot et la promenade philosophique*. Paris, Langres, Bourbonne, La Haye, in S. Lefay (éd. par) *Se Promener au XVIIIe siècle. Rituels et Sociabilité*, Classiques Garnier, Paris 2019, pp. 237-248; J. Fabre, *Les allées du Philosophe: lieux réels et lieux symboliques dans La Promenade du sceptique de Diderot*, in J.-P. De Giorgio, F. Laurent et F. Le Borgne (éd. par), *Espace-temps du dialogue littéraire*, Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 2017, pp. 155-167. Sur les jardins, voir: J. Dixon Hunt, M. Conan, C. Goldstein (éd. par), *Tradition and Innovation in French Garden Art: chapters of a New History*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia 2002; M. Baridon, *Les Jardins: paysagistes, jardiniers, poètes*, Robert Laffont, Paris 1998.

⁶ D. Diderot, *La Promenade Vernet*, in *Salon de 1767, Œuvres Complètes*, t. XVI, Hermann, Paris 1990, p. 183.

⁷ M. Delon, *La Promenade*, in *Le Principe de délicatesse*, Albin Michel, Paris 2011, pp. 276-284.

⁸ Cfr. J. Fabre, *Marcher, penser, écrire. La Promenade littéraire de La Mothe Le Vayer à Rousseau* (thèse de doctorat Sorbonne-Université), Classiques Garnier, Paris 2022 (à paraître).

⁹ D. Diderot, *L'Encyclopédie*, in *Œuvres*, (éd. par) L. Versini, Robert Laffont, Art. «Encyclopédie», vol. I, Paris 1994, p. 395: «Une considération surtout qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant de la surface de la terre, ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. L'univers se tait, le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante.»

de la «philosophie locale» de Cléobule dans ce texte, entre pensée analogique et inspiration, déisme et méthode expérimentale. Finalement, c'est le mouvement de la promenade qui ressortira de la pluralité des statuts accordés aux lieux et à l'espace, dynamique intellectuelle qui métaphorise la recherche, avec ses doutes et ses apories, mais aussi une énergie qui explore et refuse l'esprit de système.

Est-il permis de douter de l'espace?

«Sceptique! Est-ce qu'on est sceptique?»¹⁰. L'interrogation du personnage de Diderot dans l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot* résume à lui seul le long «dialogue à éclipses»¹¹ entre Diderot et le doute sceptique, du «premier pas vers le vrai»¹² des *Pensées philosophiques* au rejet du pyrrhonisme absolu, qui empêcherait de fonder toute notion du bien, du beau, du vrai, et nous plongerait dans un relativisme vertigineux. Transposée à la question de l'espace, *La Promenade du sceptique* propose le même tiraillement dans le rapport au monde extérieur, notamment par l'observation des phénomènes naturels et l'expérience de la promenade. Le monde naturel et humain est-il «lisible» pour qui veut bien le regarder de façon attentive? Cléobule affirme: «tout ce qui nous environne est sujet d'observation. Les objets qui nous sont le plus familiers, peuvent être pour nous des merveilles; tout dépend du coup d'œil. S'il est distrait, il nous trompe: s'il est perçant et réfléchi, il nous approche de la vérité»¹³. Il fait ainsi de l'espace naturel, et particulièrement de son jardin, un «grand livre allégorique où il lisait mille vérités»¹⁴, compréhensible dans des rapports de cause à effet ou d'analogie entre le microcosme et le macrocosme, principe d'une organisation qui fonderait le déisme. Mais l'espace ne peut-il aussi n'être qu'une chimère, une projection de l'esprit, dont la réalité objective reste évanescence, modulée par le prisme d'une conscience? Dans *La Promenade du sceptique* c'est la thèse que Diderot fait soutenir aux égotistes,

¹⁰ D. Diderot, La Suite d'un entretien entre d'Alembert et Diderot, in *Le Rêve de d'Alembert*, Œuvres complètes, t. XVII, Hermann, Paris 1987, p. 111

¹¹ J. Chouillet, *Le Sceptique dans l'œuvre de Diderot (1745-1747)*, in «XVIIIe siècle», n°1, 1969, pp.195-212;

P. Quintili, La pensée critique de Diderot. Matérialisme, science et poésie à l'âge de l'Encyclopédie 1742-1782, Honoré Champion, Paris 2001; V. Sperotto Le scepticisme comme méthode dans l'œuvre de Denis Diderot, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Colas Duflo et de Paola Giacomoni, Amiens université de Picardie 2015

¹² D. Diderot, *Pensées philosophiques*, in id. *Œuvres complètes*, vol. II, Paris 1975, p. 35.

¹³ D. Diderot, *La Promenade du sceptique*, in id. *Œuvres complètes*, vol. II, Hermann, Paris 1975, p. 86.

¹⁴ *Ibid.*, p. 77.

personnages certes risibles, mais aussi dangereusement corrosifs et venant semer le doute sur la légitimité d'une philosophie locale.

Comme le rappelle l'article «Espace» de *L'Encyclopédie*, signé par d'Alembert, l'espace a aussi, et peut-être avant tout, un sens métaphysique, qui a suscité de nombreux débats. *La Promenade du sceptique*, qui passe en revue les différentes sectes philosophiques au début de l'allée des marronniers, prolonge sur le plan de la fiction et de la satire, le travail d'historien de la philosophie: il y évoque une gamme multiples de sceptiques, pyrrhoniens, fanfarons ou solipsistes, et ces derniers poussent le doute jusqu'à nier l'existence du réel en dehors d'eux. L'espace devient purement intérieur, sans frontière délimitée entre le moi et le monde, le sujet et l'objet: toute objectivité lui est retirée. Ce postulat extrême est raillé par Diderot, qui le pousse jusqu'à l'absurde en le transposant dans une saynète satirique où le champion de cette doctrine, Zénoclès, nie tellement l'espace environnant qu'il se jette dans la rivière en prétendant que ce n'est qu'une illusion, «qu'un cristal solide sur lequel on peut marcher sans danger»¹⁵, et manque de se noyer avant d'être sauvé *in extremis* par Oribaze:

A notre frayeur succédèrent quelques éclats de rire que sa figure ne pouvait manquer d'exciter. Mais lui, ouvrant de grands yeux et tout dégouttant d'eau, nous demandait à quel propos nous paraissions si gais et ce qu'il y avait de nouveau. [...] Nous traversâmes la rivière et descendîmes environ trois milles en côtoyant les montagnes et laissant le fleuve sur notre gauche. Il prenait de temps en temps envie à Zénoclès d'aller donner tête baissée dans les hauteurs qui bornaient notre droite, pour percer, disait-il, le brouillard.¹⁶

Les égotistes représentent une menace pour le dispositif de lecture du monde présenté par la philosophie locale de Cléobule, et cette menace est même capable de saper, de mettre en doute, le fondement premier du texte de Diderot, la métaphore du jardin comme image du monde. Les catégories de l'identité, de l'espace et du temps sont brouillées dans les propos attribués aux champions de cette doctrine philosophique. Leurs thèses semblent à la fois mises à distance comme propos de «visionnaires», comme «galimatias»¹⁷, mais elles sont tout de même présentes, jetant l'ombre d'un doute sur le degré de réalité à accorder au traitement de l'espace dans le texte: «Soit que

¹⁵ *Ibid.*, p. 134.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 134-135.

¹⁷ *Ibid.*, p. 118.

je m'élève dans les nues, soit que je descende dans les abîmes je ne sors point de moi-même, et ce n'est que ma propre pensée que j'aperçois»¹⁸.

Par le biais d'une citation de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, d'ailleurs approximative, c'est Condillac qui est visé¹⁹, ainsi que Berkeley²⁰. Le sensualisme du premier et l'immatérialisme spiritualiste du second sont présentés comme convergents dans un même égotisme²¹. Si dans *La Promenade du sceptique* le rire désamorce le caractère potentiellement corrosif du doute absolu, l'ombre plane sur la validité de notre expérience du monde (puisque l'existence du monde n'est pas refondée par les idées transcendantes et la preuve de l'existence de Dieu, comme dans le cogito cartésien, qui passe par la même phase de doute absolu des phénomènes, avant de reprendre pied, au fond du puits du doute). Voilà qui permet de saisir le matérialisme et la méthode expérimentale chez Diderot comme une hypothèse féconde, plus que comme une doctrine dogmatique.

Génie du lieu et philosophie locale

L'espace dans *La Promenade du sceptique*, du moins dans le discours préliminaire et tout ce qui a trait aux idées philosophiques du personnage Cléobule, ne semble pas tant une donnée géométrique abstraite qu'un espace habité, animé par un enthousiasme et une pensée analogique fondé sur le lieu, une «philosophie locale», non sans rapport avec sa conception déiste du monde. Le récit-cadre avant la promenade philosophique de Cléobule, tout en asseyant la légitimité du discours qui va suivre, tâche de l'ancrer dans un contexte, un temps et un lieu donnés et accorde donc une place particulière au

¹⁸ *Ibid.*, p. 119.

¹⁹ «Soit que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusques dans les cieux; soit que nous descendions dans les abysmes; nous ne sortons point de nous-mêmes; & ce n'est jamais que notre propre pensée que nous appercevons.» E. B. de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, I, I, 1, Pierre Mortier, Amsterdam 1746, p. 14. Pour les rapports entre Diderot et Condillac, voir A. Lehmann (éd. par) *Diderot et l'Antiquité classique*, Classiques Garnier, Paris 2018 et G. Stenger, *La théorie de la connaissance dans la Lettre sur les aveugles*, in "Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie", 26/I, 1999, pp. 99-111.

²⁰ Cfr. J. Deprun, «Diderot devant l'idéalisme», in "Revue internationale de philosophie", vol. 38, n°148/149, 1984, pp. 67-78; J.-R. Armogathe, *Une secte fantôme au XVIIIe siècle: les Egoïstes*, Paris, 1970

²¹ Diderot aura tendance durant toute sa vie à faire l'amalgame entre ces doctrines pour les tirer du côté du solipsisme, puisqu'on retrouve cette citation sous une forme quasi identique dans la *Lettre sur les aveugles*, et finalement dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, où elle est d'ailleurs attribuée à l'«évêque de Cloyne», Berkeley. Voir D. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in *Œuvres complètes*, Assézat, J., Tourneux, M., (éd. par), Garnier frères, Paris 1875.

cadre spatial de l'entretien. La rencontre entre Ariste et Cléobule s'est déroulée lors d'une visite amicale: Ariste est venu rendre visite à Cléobule, sage plus âgé qui vit retiré du monde (en 1747, peu de temps après la bataille de Fontenoy). La scénographie de l'échange se situe à l'extérieur, dans le jardin de Cléobule, que le narrateur décrit ainsi:

On arrive dans sa retraite par une avenue de vieux arbres qui n'ont jamais éprouvé les soins ni les ciseaux du jardinier. [...] Il a préféré un désordre toujours nouveau à la symétrie qu'on sait en un moment; il a voulu que la nature se montrât partout dans son parc; et, en effet, l'art ne s'y aperçoit que quand il est le jeu de la nature. Si quelque chose semble y avoir été pratiqué par la main des hommes, c'est une sorte d'étoile où concourent quelques allées qui resserrent entre elles un parterre moins étendu qu'irrégulier.²²

Cette description lie le motif antique épicurien du sage en son jardin et la sociabilité de l'Ancien Régime avec la visite de demeures de campagne et l'intérêt grandissant pour l'art des jardins; celui de Cléobule représente un idéal de liberté et d'indépendance: en refusant de tailler ses arbres ou ses buissons il conteste le modèle du jardin à la française, et critique ainsi indirectement l'excès d'un pouvoir absolu qui entendrait tout réguler. Si le jardin de Cléobule ne correspond pas exactement à la vogue des jardins à l'anglaise, les bases et l'influence de son fondement idéologique et de son esthétique s'y font sentir.

Cependant, le lieu de promenade, le jardin de Cléobule, ne constitue pas seulement un décor propice à l'entretien (*locus amœnus*), il possède une fonction plus importante, à la fois dans l'économie narrative, puisque la métaphore spatiale organise les trois parties de l'ouvrage, et dans le raisonnement philosophique où il a une fonction mathésique et heuristique, puisque les différents espaces du jardin de Cléobule semblent constituer le cadre et dessiner la carte d'une «philosophie locale»:

Je compris que Cléobule s'était fait une sorte de philosophie locale; que toute sa campagne était animée et parlante pour lui; que chaque objet lui fournissait des pensées d'un genre particulier, et que les ouvrages de la nature étaient à ses yeux un livre allégorique où il lisait mille vérités qui échappaient au reste des hommes.²³

²² D. Diderot, *La Promenade du sceptique*, cit., p. 74-75.

²³ *Ibid.*, p.76-77.

Le jardin est donc un lieu d'inspiration et de réflexion pour le penseur, il semble non seulement être le support d'un discours analogique sur le monde, mais être aussi à l'origine d'une sorte d'enthousiasme philosophique, qui, comme dans *Les Moralistes* de Shaftesbury²⁴, s'appuie sur le spectacle du monde pour l'admirer et y déceler, dans une perspective déiste, l'organisation d'un cosmos harmonieux. C'est le cas de Cléobule qui est présenté comme un philosophe enthousiaste. Son personnage renvoie à une vieille tradition de la philosophie platonicienne, qui fait du philosophe un penseur inspiré; tel Socrate écoutant son *daimon*, le génie du lieu semble inspirer la réflexion de Cléobule, variable selon le terrain et les circonstances:

Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique.

Assis au bord d'une fontaine, s'il arrivait qu'une feuille détachée d'un arbre voisin, et portée par le zéphir sur la surface de l'eau, en agitât le cristal et en troublât la limpidité, il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre âme, de l'importance et de la difficulté de s'envisager sans prévention, et de se bien connaître. [...]

Une fleur lui rappelait ici une pensée légère ou un sentiment délicat. Là c'était au pied d'un vieux chêne, ou dans le fond d'une grotte, qu'il retrouvait un raisonnement nerveux et solide, une idée forte, quelque réflexion profonde.²⁵

La pensée philosophique est-elle dès lors aussi soumise aux circonstances? La contingence du choix d'un lieu de promenade détermine-t-elle l'atmosphère d'une réflexion, la tonalité d'un discours (optimiste ou plus inquiet)? On a là une idée sous-jacente à la mise en scène de ce discours préliminaire, que Diderot n'avance pas encore nettement, mais qui peut s'y lire en creux dans la présentation d'Ariste, et qui suggère l'influence d'une pensée sensualiste où le corps et l'esprit sont liés, où les conditions matérielles, le milieu, influent sur l'instant de la création et de la réflexion. Le philosophe n'est plus dès lors un pur esprit retiré du monde, mais s'installe en son sein;

²⁴ A. Shaftesbury, *Les Moralistes*, Rhapsodie philosophique, in *Œuvres de mylord comte de Shaftesbury, contenant divers ouvrages de philosophie et de morale, traduites de l'anglais* (Genève, 1769), éd. Françoise Badelon, Honoré Champion, Paris 2002.

²⁵ D. Diderot, *La Promenade du sceptique*, cit., p. 76.

l'espace n'est plus pensée géométrique mais expérience, où le domaine des sensations et de l'esthétique n'est pas forcément incompatible avec l'exercice de la raison. L'activité du penseur, du philosophe est ainsi comparée en filigrane à celle de l'artiste ou du poète: la réflexion est un acte de création dont l'énergie est unique, et que la retranscription peinera à rendre.

Je ne doute point qu'en passant par ma plume, les choses n'aient beaucoup perdu de l'énergie et de la vivacité qu'elles avaient dans sa bouche; mais j'aurai du moins conservé les principaux traits de son discours. C'est ce discours que je donne aujourd'hui sous le titre de *la Promenade du Sceptique*, ou de *l'Entretien sur la Religion, la Philosophie et le Monde*.²⁶

Bien des années plus tard, c'est le personnage de Dorval des *Entretiens sur le Fils naturel* qui nous montrera l'enthousiasme dont est saisi un artiste qui sent et qui réfléchit, en qui les idées travaillent et arrivent à maturation au contact de la nature, à l'occasion d'une promenade solitaire, moment d'enthousiasme et d'interaction entre le monde extérieur et la nature intérieure de l'homme:

Dorval était arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçût. Il s'était abandonné au spectacle de la nature. [...] Il m'entendit, et me répondit d'une voix altérée. Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie? Il quitte la ville et ses habitants. [...] Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. [...] Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude? C'est lui? Notre poète habite sur les bords d'un lac. Il promène sa vue sur les eaux²⁷, et son génie s'étend. C'est là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille et tantôt violent, qui soulève son âme ou qui l'apaise à son gré. O Nature, tout ce qui est bien est renfermée dans ton sein! Tu es la source féconde de toutes les vérités!... Il n'y a dans ce monde que la vertu et la vérité qui soient dignes de m'occuper... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappants et divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme,

²⁶ *Ibid.*, p. 77.

²⁷ On notera les affinités entre la conception de l'effet esthétique de la promenade solitaire au bord d'un lac chez Diderot et chez Rousseau: même méditation sur le rythme des eaux, avec un plaisir proche du sentiment de l'existence, idée qu'on retrouve aussi chez Diderot dans *La Promenade Vernet* du *Salon de 1767* et qui correspond largement à l'impression décrite par Rousseau dans *Les Réveries du promeneur solitaire*, à la cinquième promenade.

où l'idée véritable ne se présente point; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre... Le poète sent le moment de l'enthousiasme. C'est après qu'il a médité.²⁸

Du génie du lieu au génie créateur, il n'y a qu'un pas, qui commence par la contemplation esthétique du paysage, et fait de la promenade un acte de re-création, non de simple loisir, mais de liberté permettant aux idées de germer et de se développer.

Dans le cas de Cléobule, sa philosophie locale, si elle nous permet de voir les linéaments d'une pensée de l'influence de la matière et du milieu sur la pensée, est fondée en raison par la croyance au déisme, qui légitime le principe associatif et d'analogie entre le microcosme et le macrocosme, l'organisation harmonieuse des phénomènes reflétant l'image du grand Tout divin. L'admiration de l'ordre de l'univers, même dans sa dimension esthétique, sert d'argument à la preuve cosmologique. Cléobule, devenu un des personnages de philosophes de l'allée des marronniers, énonce en premier cet argument au cours de la quête de la vérité qui occupe la délégation des philosophes partis à l'aventure. Cette quête constitue une promenade à l'intérieur de la promenade, et les philosophes cherchant la vérité traversent plusieurs paysages, et s'appuient sur l'observation de lieux traversés et l'organisation de l'espace pour énoncer leurs arguments: le premier paysage est celui d'une nuit radieuse, topos de roman²⁹, mais surtout lieu commun du déisme des Lumières, qui voit dans la régularité du mouvement des astres l'œuvre d'un Dieu Grand Horloger. On passe ensuite du macrocosme au microcosme, et c'est l'organisation des insectes et le travail des abeilles qui exerceront la même fascination: les observations des sciences naturelles rejoignent l'idée d'une organisation parfaitement ordonnée, qui peut donc être imputée à une rationalité supérieure. Pourtant, ce n'est pas l'observation des phénomènes en tant que tels qui fait débat dans l'allée des marronniers, mais les conséquences qu'on peut en tirer qui divisent les déistes, les athées: le principe de causalité qui est sous-jacent à la preuve cosmologique des déistes est-il valable? N'est-il pas une simple transposition des catégories du raisonnement humain, qui peine à concevoir le hasard et à sortir du principe que rien ne soit sans cause, et ne serait-il donc qu'un argument biaisé, du fait

²⁸ D. Diderot, *Entretiens sur le Fils naturel*, in id. *Œuvres complètes*, vol. X, Hermann, Paris 1980, pp. 98-99.

²⁹ D. Diderot, *La Promenade du sceptique*, cit., p. 130: «Elle commença [la marche des philosophes] par une de ces belles nuits qu'un auteur de roman ne laisserait pas échapper sans en tirer le tribut d'une ample description. Je ne suis qu'un historien, et je te dirai simplement que la lune était à son zénith, le ciel sans nuages, et les étoiles très radieuses.»

de son anthropomorphisme? C'est la critique qu'émet le spinoziste Oribaze à la fin de l'allée des marronniers, et elle vient rebattre les cartes et peut-être disqualifier durablement les arguments du déisme. La nuit noire et les nuages qui suivent cette dernière intervention sont bien symboliques du doute et des écueils de la recherche: le paysage et l'espace sont ainsi non seulement supports de l'observation, du raisonnement philosophique, mais ils prennent aussi une dimension symbolique, offrant avec les nuages et la nuit³⁰ un motif sceptique. Ce motif, certes, prolonge et ouvre la recherche, mais il rejette le penseur comme le lecteur dans l'incertitude des sables de la fin de l'allée, et cette instabilité les oblige à une remise en question, à poursuivre la marche et l'exploration des allées, sans solution de continuité. La promenade devient ainsi non plus exploration d'un espace, mais mouvement, activité heuristique qui ne s'arrête pas, ne se cantonne pas à une vérité assurée. En ce sens, c'est bien la composition et la démarche d'ensemble de *La Promenade du sceptique*, qui justifient le titre en mettant en œuvre une forme de scepticisme «diffus», et non pas les personnages de sceptiques qui ne sont guère valorisés dans l'œuvre. Ni Cléobule ni Ariste n'est de fait présenté comme un penseur sceptique, et c'est donc ailleurs qu'il faut le chercher.

De l'espace au mouvement: la dynamique de la promenade

Mais si la dimension ou le credo déiste sous-jacents à la philosophie locale de Cléobule peuvent ainsi être mis en doute, l'observation de l'espace comme lieu d'expérience, objet d'une démarche expérimentale, n'en est pas pour autant affectée. Cette démarche est exposée par Ariste dans le discours préliminaire, lorsqu'il décrit la façon de raisonner de Cléobule: il part des phénomènes existants, observe leur répétition, émet une hypothèse, puis l'essaie, en la confrontant avec une expérience, qui s'avère concluante. Ce protocole expérimental s'applique aux états de conscience, à l'interaction entre un milieu naturel et une idée, et fonde le principe d'une philosophie non abstraite mais donc «locale», dépendante du lieu d'où elle est proférée. Pour Diderot, le fonctionnement de l'esprit humain doit, selon une logique associative, être mis en relation avec les conditions matérielles qui l'entourent, le lieu, le temps, les objets perçus, le paysage, et cela suggère une part de contingence dans la pensée la plus

³⁰ *Ibid.*, p. 138.

rationnelle. Diderot reviendra plus tard sur cette idée par exemple dans *Le Rêve de d'Alembert* où il fait le rapport entre la digestion, le rêve et les idées, ancrant, non sans quelque ironie le raisonnement dans un corps et présentant la pensée comme un phénomène naturel, un processus vivant³¹, une activité corporelle.

Mais l'espace dans *La Promenade du sceptique* est aussi et peut-être surtout une construction fictive, faisant fréquemment fi de la vraisemblance. C'est ainsi que le voyage à l'intérieur de l'allée en repousse les bornes et marque un décrochage par rapport à la métaphore d'abord filée du jardin: si l'espace est encore le support de la réflexion, il s'ouvre sur des paysages bien plus vastes que les allées d'un jardin, sur des montagnes, et sur un fleuve par exemple³². Un tel espace est avant tout un espace littéraire, travaillé par un jeu intertextuel: le *locus amœnus* du ciel radieux qui sert de support à la preuve cosmologique au début de l'allée des marronniers est ainsi d'abord présenté comme un lieu commun de roman, semant le doute sur l'objectivité absolue de ce qui va suivre. Dans la suite du texte, et particulièrement dans l'allée des fleurs, on pourrait voir la reprise de *topoi* culturels: l'espace où l'on se promène est truffé de symboles, de jeux satiriques et parodiques. Entre espace expérimental et espace littéraire, observation scientifique et jeu intertextuel, le mouvement de balance est constant. C'est donc bien sur le mouvement qu'il faut insister, car on a affaire avant tout à une traversée de l'espace: le lien avec le paysage ne relève pas essentiellement de la description, l'espace est parcouru et non figé, la promenade est une activité et non un lieu, et cette activité matérielle est aussi l'activité métaphorique d'une démarche intellectuelle.

³¹ D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, in id. *Œuvres complètes*, tvol XVII, Hermann, Paris 1987. Cette conception peut aussi être appliquée à l'esthétique et à l'acte créateur de l'artiste, lié lui aussi au lieu et au moment. Ainsi, dans ses *Salons* à propos d'un ouvrage jugé plus «faible» de Vernet Diderot développe une réflexion sur l'irrégularité possible dans la création, la part de hasard qui l'accompagne: «Mais comment, me direz-vous, le poète, l'orateur, le peintre, le sculpteur peuvent-ils être si inégaux, si différents d'eux-mêmes? c'est l'affaire du moment, de l'état du corps, de l'état de l'âme; une petite querelle domestique, une caresse faite le matin à sa femme, avant que d'aller à l'atelier, deux gouttes de fluide perdues, et qui renfermaient tout le feu, toute la chaleur, tout le génie [...] que sais-je? un lit trop froid ou trop chaud, une couverture qui tombe la nuit, un oreiller mal mis sur son chevet, un demi-verre de vin de trop, un embarras d'estomac, des cheveux ébouriffés sous le bonnet, et adieu la verve. Il y a du hasard aux échecs, et à tous les autres jeux de l'esprit. Et pourquoi n'y en aurait-il pas. L'idée sublime qui se présente, où était-elle l'instant précédent? à quoi tient-il qu'elle soit ou ne soit pas venue? Ce que je sais c'est qu'elle est tellement liée à l'ordre fatal de la vie du poète et de l'artiste, qu'elle n'a pu venir ni plus tôt ni plus tard, et qu'il est absurde de la supposer précisément la même, dans un autre être, dans une autre vie, dans un autre ordre des choses.» D. Diderot, *La Promenade Vernet*, cit., p. 229.

³² D. Diderot, *La Promenade du sceptique*, cit., p. 134 sqq.

C'est en ce sens que la promenade devient un motif sceptique, qui illustre et justifie un titre sinon peu compréhensible. Dynamique et instabilité prennent une valeur de réflexion plus approfondie. Affronter le mouvement et l'à peu près, l'inconfort de l'approximation, préférer l'absence de certitude et d'absolu à une construction systématique mais chimérique, n'est-ce pas se tenir au plus proche du caractère mêlé du réel? On peut prendre donc en considération *La Promenade du sceptique* comme un trajet dans son ensemble, avec trois allées solidaires, même si elles ne sont pas tout à fait sur le même plan, ni d'un point de vue idéologique, ni du point de vue du ton et des stratégies d'écriture. Ce sont différentes options de pensée et différentes formes de vie qui n'aboutissent pas à une conclusion. Le savoir sur nous-mêmes réside dans une expérience de pensée critique, une remise en question des idées toutes faites, figées: Diderot déplace la ligne, car la réflexion est vivante, ouverte, les questions posées peuvent rester en suspens, non résolues.

L'éloge de la proximité, associé à une dialectique du proche et du lointain, n'est pas seulement une modération, un conseil de sagesse pour ne pas se disperser au loin dans le voyage, mais un éloge de l'approfondissement dans la promenade et dans l'exercice du regard, capable de saisir les nuances: «Je me propose une fin plus noble, une utilité plus prochaine: c'est d'éclairer la raison humaine par le récit d'une simple promenade»³³, annonce ainsi Cléobule au seuil de l'allée des épines. L'espace ne peut exister sans le regard d'un sujet et l'intérêt de Diderot pour le mouvement, plus encore que pour l'espace, marque son ambition de replacer le corps, le cœur, le sujet, dans l'environnement matériel, spatial et plus encore temporel. La promenade acquiert une dimension temporelle, comme un temps arpenté, vécu, et plein, une donnée de la conscience pleinement prise en compte et non pas reniée ou négligée. Revenir à la complexité de la sensation et de l'expérience c'est faire le choix de la pluralité et du concret dans son instabilité même, comme un approfondissement et non un appauvrissement, au- rebours de l'abstraction simplificatrice.

³³ *Ibid.*, p. 86.

Conclusion

Dans *La Promenade du sceptique*, la visite du jardin de Cléobule sert de cadre à une présentation allégorique du monde des hommes, répartis en trois allées. Mais si le déisme affiché par Cléobule dans le discours préliminaire et l'allée des marronniers affirme la possibilité de voir la nature comme un livre à déchiffrer (où le sage reconnaît les analogies, les correspondances, voire l'harmonie) la «philosophie locale» identifiée par Ariste se révèle bien plus une méthode expérimentale, et en partie, sceptique.

Après avoir tourné en dérision les égotistes, niant l'existence du monde extérieur, l'écriture philosophique de Diderot dans *La Promenade du sceptique* propose une dynamique singulière, une suspension du jugement, comme un motif sceptique qui travaille le texte par le mouvement incessant du parcours entre les allées et par la dimension satirique. Espace et mouvement jouent donc un grand rôle dans *La Promenade du sceptique*: l'espace, tour à tour objet d'observation, support pour l'analyse, objet de débats autour de la preuve cosmologique, devient en partie fictif et fait place au mouvement de la promenade, qui devient une démarche intellectuelle, une dynamique de l'écriture, en quête d'une assiette stable ou plutôt à la recherche d'un point de bascule qui permet de concevoir le mouvement permanent comme un aiguillon de la pensée intellectuelle. L'espace n'est plus conçu comme une donnée vide, abstraite, géométrique, mais comme un parcours concret qui suit le déroulé et peut-être la surprise de la promenade. Dès lors, le mouvement de l'écriture, qui refuse de s'arrêter à un système stable, devient une image de la contingence, un motif sceptique, qui suggère la vanité d'une prétention à une vérité définitive et absolue. Diderot choisit de s'installer dans le mouvement, incarné par l'écriture de la promenade, comme engagement dans le monde, choix de la contingence et du clair-obscur de la recherche plutôt que de l'abstraction des systèmes. L'espace devient mouvement car il n'est pas pensé comme un objet d'analyse pur mais comme un objet d'expérimentation: la promenade prend ainsi une dimension non plus purement spatiale, mais temporelle, et permet de repenser la catégorie de l'espace non comme un a priori de la raison pure mais comme une forme de la sensibilité, attentive au changement.